

Après Cérulaire, l'union des Eglises orientales et occidentales s'est réalisée à deux reprises différentes : au second concile de Lyon et à celui de Florence. Constantinople était alors menacée par les turcs et ses empereurs demandaient des secours à l'occident. Or, ils avaient confiance qu'en reconnaissant l'autorité romaine, ils auraient plus de chance d'atteindre leur but et d'intéresser à leur sort les puissances occidentales. On peut juger par là de la sincérité de leurs sentiments. Aussi ces unions, œuvre de l'intérêt et de la peur, ne furent-elles guère durables.

Isidore de Kief, qui représentait à Florence l'Eglise russe, et qui avait été créé cardinal par Eugène IV, fut jeté en prison à son arrivée à Moscou. Le tsar Basile le punissait ainsi de l'audace qu'il avait eue de faire lire dans l'église de l'Assomption, au Kreml, la bulle d'union. Dès ce temps-là, le tsar pressentait dans la suprématie du pape une entrave à l'exercice de sa propre autorité. Il redoutait de voir se dresser en face de son omnipotence, une puissance capable de lui résister sur les points où les intérêts religieux auraient été en jeu. C'en était assez pour la rendre inacceptable. La Russie persévéra donc dans le schisme.

Plus tard, sous Ivan-le-Terrible, il y eut de nouvelles tentatives de rapprochement avec Rome. Le tsar était fort malmené par les polonais sous la conduite de Bathory. Tout naturellement, il s'adressa au pape, laissant voir, lui aussi, des vellétés d'union, si le pontife romain empêchait les polonais de lui faire la guerre. Mais, cette fois, les polonais, qui avaient très peu de confiance dans la sincérité du kniaz russe, mirent tant d'obstacles à ces négociations qu'ils les empêchèrent d'aboutir.

Ce fut le dernier essai sérieux. Depuis cette date, la distance qui sépare Rome de Moscou a toujours été en s'agrandissant. Cette distance ne divise pas seulement les têtes